



Le sexisme a-t-il de l'avenir?

par Gloria Escomel

Sexisme : attitude de discrimination à l'égard du sexe féminin». Le mot est entré dans le dictionnaire Robert en 1965. Il a vingt ans, et comme tous ceux de sa génération, il se demande s'il a de l'avenir. Et nous, donc ! Si les mentalités des jeunes avaient évolué au point de faire disparaître le sexisme, on verrait enfin le bout du tunnel...

Et me voilà partie à la chasse aux jeunes pour savoir s'ils étaient encore atteints de ce mal honteux et désuet, si les rapports entre garçons et filles en étaient encore empreints, si les uns et les autres se déterminaient par rapport aux stéréotypes ou s'ils s'en étaient libérés. J'étales mon butin : mosaïques de toutes les couleurs, ces réponses qui s'étalent ! Difficile d'en tirer un bilan. Jugez-en.

Un nouveau sexisme

— Moi, sexiste ? Pantoute ! On a tous les mêmes droits : au chômage, au braillage, à tout. Les femmes peuvent bien faire ce qu'elles veulent !

Sous-entendu : c'est leur problème... Robert a 25 ans, il est caissier chez Steinberg «en attendant mieux». Il est revenu vivre chez ses parents depuis qu'il a rompu avec sa blonde et c'est sans doute à elle que ce discours s'adresse.

— Elle me niait tout le temps parce que j'avais abandonné mes études alors qu'elle suivait encore des cours en commerce, ou quelque chose comme ça... Elle se prenait pour une autre... une féministe !

Le mot est prononcé comme il faut : avec l'intonation de mépris juste. Une demi-

douzaine d'entrevues avec différents jeunes de moins de 30 ans (deux garagistes, un livreur, un plombier, un électricien, un vendeur et un chauffeur de taxi) m'ont révélé un nouveau sens du mot sexisme : attitude de discrimination envers les féministes. Lequel, d'ailleurs, n'exclut pas l'autre, puisque Luc, 28 ans, chauffeur, me dira fièrement que sa femme «qui s'occupe du petit, est une vraie femme, elle !» Les «fausses» femmes, qui sont-elles ? «Celles qui veulent faire comme les hommes, les mauvaises mères et... les féministes !»

Inutile de vous faire une longue analyse, n'est-ce pas ? Et je dois dire qu'en montant plus haut dans l'échelle culturelle, voire économique — la culture ne payant pas toujours, comme chacun sait —, la nouvelle acception du mot sexisme s'est encore avérée vraie, mais avec plus de nuances et de détours. (L'intellectuel étant celui qui sait ce qu'on ne doit pas dire.) Car sans être élitiste, j'ai voulu voir s'il y avait une différence de mentalité entre les classes culturelles : effectivement, elle est là, surtout pour les hommes. Et pour les femmes de la même génération, y a-t-il eu évolution ? Oui, beaucoup plus.

Se dire, ou non, féministe

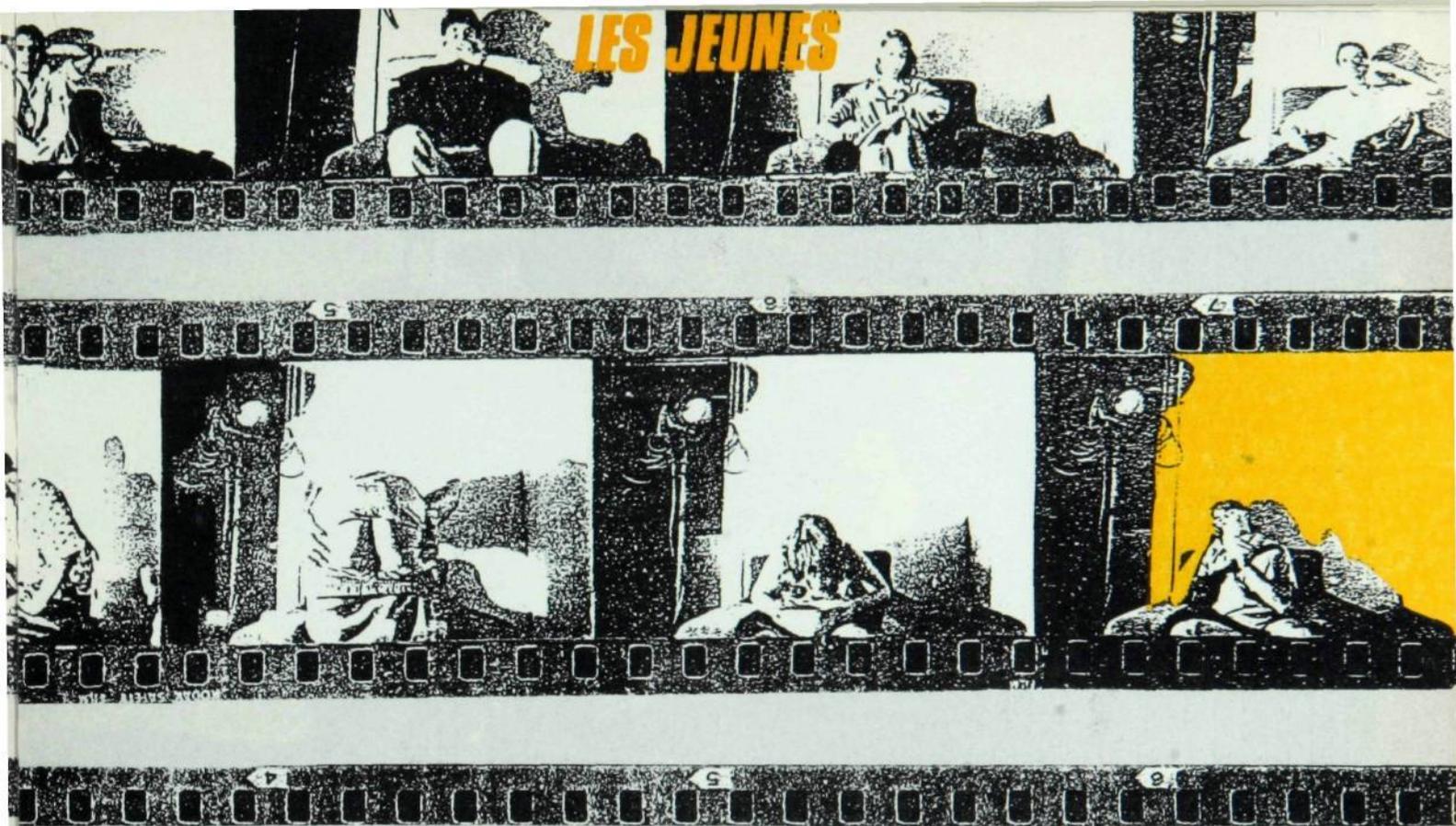
Sylvie, 19 ans, mannequin, qui me déclare tranquillement que «les femmes ne peuvent pas être les égales des hommes parce que moins intelligentes» (oui, vous avez bien lu), demeure une exception. Les autres ont assimilé l'ABC du principe de l'égalité et s'activent à la réaliser dans leurs vies, que ce soit Linda, 18 ans, serveuse, Josée, 24 ans, caissière, Solange, 22 ans, femme de ménage. Mais, me déclare cette dernière,

«les hommes (même jeunes) sont tous pareils : ils ne veulent pas perdre ce qu'ils ont».

Tout en me coupant les cheveux avec entrain, Johanne m'explique, résignée, que «de la façon dont on a été élevés, le partage des rôles reste traditionnel» et me donne en exemple son chum, coiffeur comme elle, à qui elle a essayé de faire comprendre qu'ils pourraient se partager les tâches domestiques : «Il me répond, plein de bonne volonté : O.K., si tu veux. Moi, je vais tondre le gazon. Mais on n'en a pas, de gazon, on habite un appartement ! C'est dire qu'il vit en plein dans la réalité, ce gars-là ! Je ne sais pas combien de temps ça va me prendre, à l'élever comme du monde !»

Le moment me semblant propice, je lui dis : «Bref, vous êtes féministe...» Terrifiée, elle demande : «C'est ce que vous pensez ?» Et je m'empresse de la rassurer : «Ce n'est pas une maladie honteuse ! Moi aussi, je suis féministe.» Du coup, la troisième mèche, en haut, à droite, lui reste entre les mains. «Pas moi, déclare-t-elle d'un ton aussi tranchant que ses ciseaux, moi, j'aime les hommes.» Cela faisait une mèche que je ne l'avais pas entendue, cette réplique-là... Bah, une mèche de plus ou de moins !

Johanne a pourtant un DEC professionnel et 26 ans ; mais pour elle aussi, le mot «féminisme» sent le souffre. La seule à en avoir une notion juste, c'est Luce, 27 ans, ménagère. «Sans doute parce que j'ai davantage le temps de lire depuis que je reste à la maison», explique-t-elle sur un ton un peu revanchard. Et aussitôt, elle éprouve le besoin de justifier longuement son choix, puis s'en énerve. Je la rassure : «Personne ne t'oblige à le faire...» Elle



rétorque : «Tu m'as bien dit que ton article allait dans un magazine féministe, non ?» Eh oui, même là il reste un malaise.

La terre promise

Ah, je prends pied ! J'avance vers la terre promise, avec ce petit groupe de jeunes-là que je n'ai encore pu prendre au piège, depuis une heure que je les interroge, les uns, les unes et les autres : égalité absolue, droit total des femmes aux mêmes emplois, activités, privilèges et devoirs que les hommes (même pour la guerre, disent les filles), partage des tâches domestiques et familiales... Non, vraiment, pas la moindre restriction, pas même grammaticale. Mark, 24 ans, vient de leur expliquer les pièges du «masculin pluriel» et la nécessité de féminiser les titres, les fonctions, de distinguer les femmes dans les foules masculinisées par la loi du nombre, mais il ne prêchait qu'à des convaincu-e-s.

Ils sont sept, quatre filles qui ont toutes 18 ans et terminent leur CEGEP et trois gars de 20, 21 et 24 ans, de divers niveaux universitaires. Julie les a choisis pour moi, et je commence à croire qu'elle les a «trop bien choisis»...

J'écoute Romain, qui fait des études industrielles, répéter que vraiment, il ne voit pas «pourquoi les femmes ne pourraient pas faire les mêmes métiers que les hommes, puisque ceux où l'on a besoin de force physique sont de plus en plus rares ou tellement allégés par la robotisation». À l'entendre, les muscles constituent la seule différence entre les sexes. Le reste est question d'éducation, pardon, de «malformation culturelle» comme dit Mark qui, décidé-

ment, a beaucoup lu de féministes. (Et ici, le mot ne sent pas le soufre !)

Une chose m'étonne cependant : ni les unes ni les autres n'ont encore évoqué la maternité, ni les «aménagements» qu'elle demande dans leur vie sexuelle, professionnelle ou familiale. Mais aucun, aucune n'envisage d'avoir des enfants, alors que parmi mes douze interviewé-e-s précédent-e-s, il y en avait tout de même huit qui en voulaient au moins un. Pas d'enfants, pas de problèmes : hommes et femmes peuvent planifier rigoureusement la même vie et avoir la même liberté d'action. Les quatre filles le disent bien. Et les trois gars, qui ne veulent pas davantage des responsabilités de la paternité. Ni même de la conjugalité : trop de tracas, un divorce. Ni même de la vie commune : trop difficile à partager, le quotidien, peu conciliable avec l'indépendance.

Tout sexisme a-t-il donc disparu de leur mentalité ou de celle de leur entourage ?

— Non ! Tout de même pas, s'écrie Julie. Si tu entendais les gens du CEGEP ! Réac comme tout : les filles aux métiers traditionnels ou de préférence à la maison, disent les gars, et la moitié des filles rêvent d'un mariage avec enfants, ce qui les sauverait d'aller travailler !

Romain enchaîne alors : «Avec l'éducation qu'on a reçue, on a encore des réactions sexistes malgré soi. L'autre jour, en voyant une femme au volant de l'autobus, j'ai pensé : Pourvu qu'elle conduise bien ! Et je m'en suis voulu aussitôt, bien sûr...» Puis il explose : «J'ai tout le temps peur d'être sexiste ou considéré comme tel ! C'est fatigant, à la fin ! Quand une fille me plaît, je n'ose même pas l'aborder pour ne pas

passer pour macho ! Si elle prenait cela pour du harcèlement ?»

Tollé de protestations côté filles. Décidément, d'un côté comme de l'autre, l'équilibre reste précaire...

Malgré tout, si je veux bien me souvenir des étudiants que j'avais il y a quinze ou dix-sept ans, il y a eu changement des mentalités. Aujourd'hui, les machos ont au moins le sexisme malheureux, comme d'autres ont le vin triste. Et leur sens de la discrimination va dans les détails les plus «raffinés» : Les femmes exercent-elles le pouvoir de la même façon que les hommes ? Enceintes, pourraient-elles faire la guerre, aux mêmes postes que les hommes ? Ce n'est plus le rire gras en imaginant une femme chef d'État ou soldate, mais une interrogation sur «la différence». Nuance.

Que les femmes aient les mêmes droits, rares sont les jeunes qui l'ont contesté. Même pas Luc, si fier d'avoir une «vraie» femme qui a choisi de rester à la maison, «de quitter son emploi pour élever le petit», puisqu'il reconnaît qu'elle perd ainsi des années d'expérience qu'elle ne pourra jamais rattraper lorsqu'elle reviendra sur le marché du travail. Oui, les 18-30 ans nous promettent un avenir moins sexiste. Mais il y a les autres, les plus jeunes. Il faut les entendre faire «cocorico» ! Pas tous, certes, ou peut-être s'agit-il seulement d'un désir de bravade qui leur passera avec les boutons d'acné ? ✂